

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'enseignement de la littérature au collégial
Texte de la conférence d'ouverture du Colloque 91 de français
au collégial prononcée par France Théoret le 28 mai 1991

France Théoret

Numéro 63, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38451ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théoret, F. (1991). L'enseignement de la littérature au collégial : texte de la conférence d'ouverture du Colloque 91 de français au collégial prononcée par France Théoret le 28 mai 1991. *Lettres québécoises*, (63), 19–20.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'enseignement de la littérature au collégial

Texte de la conférence d'ouverture du Colloque 91 de français au collégial prononcée par France Théoret le 28 mai 1991

DOSSIER
France Théoret

Chères consœurs et chers confrères,

Je me permets de m'associer à vous, une fois encore, professeurs de langue et de littérature, à cause de l'amitié et de la solidarité que j'ai partagées dans mon milieu de travail, à cause des échanges nombreux, à cause de quelques débats inoubliables qui façonnent la vie d'un département. Nous sommes des professeurs de littérature, mais l'évolution des générations d'étudiants a fait qu'au début des années 80, nous avons été amenés à confronter les graves lacunes dans la connaissance de la langue d'un plus grand nombre d'étudiants. Il s'ensuivit, dans le cas le plus extrême, une crise. Les professeurs désiraient encore enseigner la littérature, les directeurs nous percevaient soudain d'un œil différent. Mais que se passe-t-il, vous n'enseignez pas la langue? Que faites-vous dans vos cours? Certains professeurs des autres départements posaient les mêmes questions, sans insister toutefois. Il arrivait que des étudiants, faibles ou forts, réclamaient l'abolition des cours de littérature pour des cours de langue. Je croyais rêver. N'avais-je pas chaque année corrigé des copies et des copies du point de vue de la langue?

L'enseignement de la littérature peut être contesté quand les valeurs changent. L'avions-nous oublié? Car après tout, dans la société, beaucoup de gens se demandent à quoi sert la littérature. Notre ancien ministre de l'éducation, Claude Ryan, ne disait-il pas dans le magazine *L'Actualité* qu'il ne lisait jamais de romans? Il ne comprenait pas qu'on puisse s'intéresser au roman. Mon inquiétude croît quand j'entends à la télévision un grand journaliste français affirmer que la langue dans laquelle on s'exprime n'a pas d'importance.

Il nous revient donc à nous, professeurs de langue et de littérature, d'établir le lien entre la langue et la littérature.

La littérature est l'expression la plus achevée du langage. Sans la littérature, l'enseignement de la langue serait réduit à la dimension utilitaire, fonctionnelle; la langue serait amputée de l'expression. Sans la littérature, il n'y a que des parlés. Sans la littérature, il ne reste qu'une langue primaire.

Que les professeurs soient appelés à défendre leur enseignement devient l'occasion de repenser les liens entre la langue et la littérature. Que l'enseignement de la littérature n'aille plus de soi, voilà l'occasion de repenser les termes. Il existe une approche de l'écriture qui dit que créer, c'est penser à côté. C'est ce que je vais tenter en déplaçant la scène de l'enseignement vers celle d'un atelier littéraire.

Il y a quelque temps, dans un atelier que j'animais, nous parlions de la nécessité de lire pour écrire. Nous discutons des rapports étroits entre la lecture et l'écriture, et du fait qu'il ne faut pas craindre de subir des influences. Une question suit habituellement l'échange: que faut-il lire? Lire de tout, le plus possible, en commençant par ses auteurs préférés. Mais encore, il est nécessaire de lire des auteurs contemporains, hommes et femmes, ajoutons, lire également la littérature québécoise. Une femme s'exclama: mais c'est ennuyeux la littérature québécoise! Avant de vous raconter l'échange, simplement préciser que cette jeune femme est cultivée, raffinée dans son langage, qu'elle avait appris le russe et l'espagnol pour avoir vécu dans des pays où l'on parle ces langues. Je lui ai demandé si elle connaissait la littérature québécoise. Fort peu, disait-elle, ajoutant ne pas la lire parce qu'elle n'atteint pas l'universalité. Elle citait l'opinion de gens qui s'y connaissaient. Dans son entourage, des professeurs d'université et de cégeps parlaient d'une littérature qui témoigne d'un monde replié, fermé, introverti, souvent d'univers où il n'y a pas d'espoir.

Elle disait ces choses avec légèreté, mimant la voix d'un certain professeur dont le nom inventé pour l'occasion avait des consonances étrangères. L'atmosphère était détendue. Je n'eus pas l'idée de la convaincre en quelques minutes. Et je lui ai répondu très spontanément que si elle publiait le roman qu'elle désirait écrire, elle sera une auteure québécoise et que son roman sera québécois. Elle fut touchée plus que je n'aurais pu l'imaginer par ma remarque que sa gaieté contagieuse avait suscitée.

Nous en avons reparlé dans les rencontres qui ont suivi.

De manière analogique, à propos de l'enseignement, je me pose la

question suivante : pourquoi, à chacun des cours, n'enseignons-nous pas une ou deux œuvres québécoises parmi les œuvres au programme ? Une interrogation commencée par un pourquoi relève des motivations.

Au plan politique, Heinz Weinmann, dans son beau livre *Du Canada au Québec*, paru aux Éditions de L'Hexagone, montre bien comment nous sommes ambivalents. La même ambivalence se reflète dans nos attitudes culturelles.

Imagine-t-on un lycée français où les professeurs n'enseigneraient aucune œuvre française ? Imagine-t-on un cégep où les professeurs n'enseigneraient aucune œuvre québécoise ? On ne peut imaginer le lycée français, mais il est possible d'imaginer le cégep québécois où il ne s'enseigne aucune œuvre de la littérature nationale.

Notre sentiment d'appartenance à la société est difficile. Il n'est pas serein. Nous avons été « une société tricotée serrée », selon l'expression connue. Notre modernité depuis *Refus global* et la révolution tranquille des années soixante s'est constituée à partir du rejet de la société tricotée serrée. La littérature l'a exprimé tant et plus. Malgré cela, l'enseignement de la littérature québécoise n'est pas devenu une habitude. Au sens étymologique, avoir l'habitude renvoie à une manière d'être.

Je ne peux plus répondre à l'argument que notre littérature n'atteint pas l'universel en défendant la valeur de cette littérature. Dans les années cinquante, Gaston Miron affirmait qu'il fallait partir d'un lieu précis pour espérer rejoindre l'universel. L'argument est incontournable.

Subtilement, ce n'est plus la valeur globale de la littérature qui est l'objet de la discussion, plutôt sa valeur en comparaison avec d'autres littératures. À cela, il est impossible de répondre sans faire intervenir la lecture des livres. Je ne crois pas que l'argument général au sujet de la valeur tienne après la lecture de quelques centaines de livres québécois. Notre littérature est mal aimée par nos médias de la presse écrite et de la presse parlée, par les libraires et les lecteurs et par les enseignants.

Pour un grand nombre de personnes cultivées, lire des livres québécois n'est pas une habitude, une manière de faire, une pratique familière. C'est encore une attitude exceptionnelle, d'où, peut-être, la pensée dédaigneuse qu'il faut être nationaliste pour prendre plaisir à la littérature québécoise.

Dans une très belle entrevue au journal *Le Devoir*, le 15 avril dernier, Albert Jacquard dit ceci : « Le temps des nomades est révolu, il est désormais impossible d'échapper à la réalité en fuyant ailleurs. C'est ici, qu'il faut devenir terrien, par une nouvelle conscience de soi-même et de l'univers », précise-t-il. La conscience de soi-même est indissociable de la connaissance de l'univers. Et la connaissance de l'univers est indissociable de la connaissance de soi. L'école forme des sujets, ce qui relève de la langue et de la littérature est fondamental. L'esprit terrien ne peut être un mondialisme abstrait, médiatique, technologique car ici, même si nous sommes le microcosme et le macrocosme, nous avons à rechercher nos repères et nos solutions sur place. Il est impossible que la littérature québécoise n'ait pas un rôle à tenir dans l'apprentissage de la langue, car cette littérature parle de ce qui nous est propre.

En terminant, j'ai voulu citer une phrase tirée de *La Littérature et la vie au collégial* : « Partir de ce qui est tout près de soi, et qu'on ne peut pas fuir sans se fuir soi-même » écrit Denise Desautels. Le temps des nomades est terminé. À partir du général ou du particulier, en termes clairs, aborder la place de la littérature québécoise dans l'enseignement.

NOUVEAUTÉS AUX



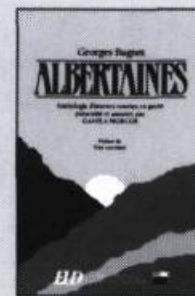
Éditions des Plaines



**LE MAÎTRE DE
CONFÉRENCES**
H.G. Franco
ISBN 0-920944-99-x
285 pages, **14,95\$**
Des nouvelles par un
philosophe à la Voltaire
qui nous porte à rire faute
de pleurer.

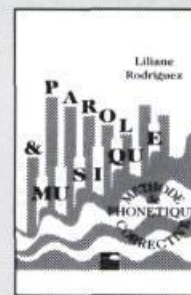


COUPS DE VENT
Annette Saint-Pierre
ISBN 0-920944-97-3
256 pages, **12,95\$**
Saga d'une famille de
l'Ouest canadien éclatée
suite au départ
de l'aîné.



ALBERTAINES
Georges Bugnet
ISBN 1-895173-01-9
400 pages, **24,95\$**
Contes, pièces de théâtre,
essais et critiques.
Chaque texte commenté
et annoté par Gamila
Morcos. Préface de Guy
Lecomte.

À PARAÎTRE



**MÉTHODE DE
PHONÉTIQUE
CORRECTIVE**
Liliane Rodriguez
ISBN 0-920944-76-0
livre et cassette, **29,95\$**
sans cassette, **24,95\$**
cassette, **9,95\$**
Outils indispensables
pour l'enseignement du
français oral au niveau
collégial ou universitaire.



**MARIE-ANNE ROY -
une voix solitaire**
Paul Genuist
ISBN 2-921353-105
200 pages, **22,95\$**
Vie et œuvre de la sœur
de Gabrielle Roy. Une
femme souvent déchirée
mais tenace, parfois
jusqu'à la démesure.